

# LA LANGUE FANTÔME ET LE GAZOUILLIS DE LA CULTURE JETABLE

*La médiocrité de notre univers ne dépend-elle pas essentiellement de notre pouvoir d'énonciation ?*

André Breton, *Introduction au Discours sur le peu de réalité*

Vincent Teixeira

Parmi les déroutants désastres en cours, produits de nos démocraties-marchés ultra-libérales, qui assombrissent les perspectives d'avenir, le rétrécissement et la standardisation indigente des pouvoirs du langage ne sont pas moins inquiétants que les catastrophes en tous genres (environnementales, nucléaires, financières, démographiques, alimentaires), qui ont mis à nu les mécanismes pervers d'un système consumériste devenu caduc, à bout de souffle, et dont la course folle au progrès, à l'évidence, est désormais une course aveugle vers une dévastation accrue du monde. Car tout étant catastrophiquement lié, l'*Apocalypse joyeuse*, dans laquelle nous a embarqués le modernisme de la société industrielle, est autant de dévastations irréversibles de la nature que de détériorations des conditions de vie et de l'esprit. Néanmoins, malgré ces temps de crise, le règne de l'*hédonisme consumériste* perdure, et la consommation culturelle est à la mode. Mais à bien des égards, la culture de masse qu'on nous vend, quand elle n'est pas un escamotage ou un bricolage culturel, dont l'artifice va de pair avec la fuite en avant dans l'artificialisation de la vie, relève essentiellement du divertissement, comme un baume adoucissant aux misères quotidiennes. Une culture jetable, *sans estomac*, car séparée de la vie comme de la question du sens, qui diffuse essentiellement un prêt-à-penser et un prêt-à-consommer. Parée de tous les atours d'une illusion de liberté savamment orchestrée, cette marchandisation, *ad nauseam*, de la culture contribue en fait à conforter la domestication des êtres. Car à travers cette assuétude qu'on nous inocule à consommer indifféremment des *produits culturels*, comme du coca light,

les manœuvres d'assujettissement et les outrages qui sont faits aussi bien au langage, à la pensée, la sensibilité, l'imagination, les rêves, les désirs, les corps, opèrent une véritable destruction et uniformisation de la vie intérieure.

Il s'agit bien là d'un des symptômes de ce *capitalisme total, capitalisme du désastre* qui génère cette misère symbolique dont souffre l'époque, misère organisée et propagée par les industries culturelles et les médias de masse... et qui participe à l'asservissement marchand de l'*homme moyen* du parc humain, un *homme fonctionnel*, conditionné et façonné par la sourde dictée de mots d'ordre implicites qui se résument à « ne pensez pas, dépensez ». Symptôme supplémentaire de cette standardisation marchande du monde et de son enlaidissement, qui s'accompagne de son abêtissement et désenchantement. Toute la ruse de cette anesthésie, organisée en hédonisme marchand, est de nous distraire de frivolités, fardées des apparences d'émancipation, pour mieux nous enchaîner à de nouvelles aliénations, celles de l'impérative circulation des marchandises, dont l'obsolescence renouvelle le flux permanent. Et il en va des *produits culturels* comme de la malbouffe ou de tous ces produits jetables, engendrant au final une vie intérieure largement galvaudée, aliénée, phagocytée par le marché, car ce contrôle et ce gavage marchand des esprits ruinent l'esprit. Comment ignorer que cette réduction de tout à « l'utile » et à la marchandise transforme les citoyens en consommateurs et spectateurs, avachis, au gré d'une mise en sommeil, programmée, du cerveau, dont la fameuse déclaration de l'ancien président de TF1 sur « le temps de cerveau disponible

---

\* Ce texte constitue une version remaniée d'un chapitre de *Shakespeare et les boys band – culture jetable et marchandisation hédoniste*, éditions Kimé, collection Détours littéraires, Paris, 2014.

vendu à Coca-cola » fut l'aveu fracassant ? Car un « cerveau disponible » est un cerveau passif, sans conscience, sans pensée.

De nos jours, massivement, *les pouvoirs de la parole*, sacrifiés à tant de viles besognes, médiatiquement soumis à l'hégémonie du tout-communication, participent davantage du bavardage (le gazouillis généralisé de Twitter), de la prolifération de l'insignifiance et d'une ruine conjointe du langage. Langage fonctionnel ou de la performance, insidieusement modelé et malmené par « les lois du réel », celles, évidemment politiquement correctes, du marketing, de la technicité économique-rationnelle et de la précipitation médiatique, qui le rendent tout à la fois instrumentalisé, standardisé, labile, aplati, affadi – à la fin tant et si bien sclérosé qu'il semble s'en aller, à vau-l'eau, rejoindre le destin des « paroles gelées » de Pantagruel. Un gel des mots auquel Annie Le Brun, dans l'indifférence presque générale, se montre particulièrement sensible, dénonçant ce « sale travail » qu'on leur fait faire. Car, empêtré dans cette *novlangue* de la tyrannie technologique, on oublie que les mots aident à penser et à vivre, peuvent mener loin dans la vie, et que, de même que les corps parlent, *les mots* aussi, en vertu de l'inconscient physique qu'ils charrient, *font l'amour...* qu'ils ont un pouvoir immense de pénétration, tout aussi invisible que physique : « On ne sait jamais, écrivait Valéry, à quel point, et jusqu'à quel nœud de ses nerfs, quelqu'un est atteint par un mot, – j'entends : *insignifiant. Atteint*, – c'est-à-dire : *changé*. Un mot mûrit brusquement un enfant. Etc.<sup>1</sup> »

Mais ils apparaissent aujourd'hui comme les symptômes mêmes et victimes, tout autant que les êtres, de cette catastrophe sensible, crise du sens et des sens, de la pensée, de l'imaginaire, car il n'y a pas d'usage désintéressé et objectif des mots. La normalisation des manières de vivre, de dire et de penser, s'inscrit donc dans le langage, sous d'innombrables formes de détérioration et désensibilisation, dont les médias se font les grands propagateurs et amplificateurs, en s'adressant à cette entité *spectrale* de la *masse* : approximations, détournements du sens des mots, ersatz langagiers (mots pris pour d'autres), formules désincarnées et ritualisées, stéréotypées, psittacisme, euphémismes lénifiants ou hyperboles surfaites, sigles

anesthésiants, prolifération de néologismes et d'anglicismes grotesques, d'anacoluthes, de pléonasmes ou « concepts » (à toutes les sauces), démétaphorisation, modelage pseudo-technicien de la langue (vocabulaire de l'entreprise)... Sous l'influence de cette phraséologie mécanique et réitérable des bourreurs de crânes, le langage courant se réduit ainsi comme peau de chagrin à des *automatismes langagiers*, vidés de sens et de toute présence (« bobo », « bien-pensant », « populisme », « minorités visibles », « dignité humaine », « quartiers sensibles », « arabo-musulman », « fasciste », « anti-fasciste », « gauchiste », « raciste », « anti-raciste », « nazi », « identité », « profil des gens », « le ressenti », « la vraie vie », « les précaires », « dérapage », « atomiser », « énorme », « incontournable », « ascenseur social », « clasher », « impacter », « contexter », « solutionner », « socialiser », « liker », « sanctuariser », « la communauté internationale », « heures les plus sombres de notre histoire », etc.) – et ce serait « criminelle légèreté de croire que les mots vivent indépendamment des choses et que les êtres vivent indépendamment des mots.<sup>2</sup> » Car au-delà de la linguistique, déplorer la distorsion du sens et des valeurs, la perte de tout concept et de tout contenu, comme le fit Karl Kraus en s'en prenant au formatage de l'information, n'est en rien défendre un quelconque purisme ou conservatisme linguistique. À travers la corruption de la langue et la contamination de ces lieux communs se cachent en fait des abîmes autrement inquiétants, quant au triomphe du non-sens et la propagation du vide dans les esprits. Mais Nietzsche ne prédisait-il pas ce dévoiement des mots et cette disette organisée, écrivant en 1892 : « Encore un siècle de journalisme – et tous les mots pueront » ? Aujourd'hui, au mépris de cette *monnaie vivante*, tous les faussaires médiatico-politiques du langage propagent une phraséologie insensibilisante, *langue fantôme* aux allures de modes d'emploi, qui ne dit rien, ne pense rien, mais intoxique et aliène les esprits, ruine la pensée et hypnotise les corps. Et comme l'État a dévotement emboîté le pas à la presse industrielle, qui produit avant tout du sensationnel et une forme dégradée de compassion confinant au voyeurisme, le débat public disparaît, rendu inexistant ou biaisé. Prédomine une sorte de « langage de synthèse », artificialisation de la langue qui fait écho, ou plutôt va de pair avec l'artificialisation des êtres vivants, de la nature, des espaces, intérieurs et extérieurs. Privation de sens opérant par mutilations et

<sup>1</sup> Paul Valéry, « Choses tuées », dans *Tel Quel* (1941), Œuvres, t. II, Gallimard, La Pléiade, 1960, p. 495.

<sup>2</sup> Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme*, Sade, Jean-Jacques Pauvert, 1986, p. 28. Sur sa critique du langage contemporain, voir « Nouvelles servitudes volontaires ou domestication réussie ? », dans *Ailleurs et autrement*, Gallimard, Arcades, 2011, p. 232-242 ; *Du trop de réalité*, Stock, 2000, rééd. Gallimard, folio essais, 2004. Sur la mécanique du mensonge, voir aussi Armand Robin, *La Fausse Parole*, Le Temps qu'il fait, 2002 ; et sur le langage totalitaire et ses manipulations et destructions, Victor Klemperer, *LTI, la langue du IIIème Reich*, trad. Élisabeth Guillot, Agora Pocket, 2003.

assemblages, cette violence infligée à la langue, par ceux qui configurent et confisquent le pouvoir, affecte et offense donc aussi les êtres, en vertu de notre attachement viscéral au langage, cet ancrage profond qu'énonçait douloureusement Primo Levi : « là où l'on fait violence à l'homme, on le fait aussi à la langue<sup>3</sup> » – et vice-versa. Car notre corps-langage a un poids de chair, de sang, de vie et de mort.

Ainsi gonflés, grevés ou vidés de leur sens, les mots, outragés, sont de moins en moins pris au sérieux, le livre de moins en moins considéré comme « instrument spirituel », au sens donné par Mallarmé, et l'avenir de la lecture (au-delà même de l'objet « livre », puisqu'il y a désormais d'autres supports) pour le moins incertain, en grand péril – un peu partout dans le monde – si l'on excepte la survivance discrète de quelques *happy few*. On en oublie cette vérité essentielle que « le langage sert à vivre » (Benveniste), et qu'en même temps il ne saurait se réduire à un instrument de communication, pas plus qu'à l'uniformisation d'une écholalie (répétition mécanique de mots) contagieuse. Ceci en vertu de l'abêtissement consumériste et hédoniste, promu par les mass-media et les industries culturelles, et aussi, pour une large part, du fait même des NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication). À l'heure de la culture numérique, les moteurs de recherche opèrent en effet une régularisation de la langue et instaurent un nouveau capitalisme linguistique, faisant des mots des marchandises. Par ailleurs, ces technologies, et c'est un des paradoxes de notre époque, participent pleinement de la construction, de la diffusion et du partage des connaissances, d'une démocratisation de l'accès aux savoirs, sans parler de leur efficacité stratégique dans certaines actions ou luttes sociales et politiques. Et de fait, malgré la domination des *Big Four* de l'Internet (GAFA : Google, Apple, Facebook, Amazon) et l'informatisation du monde (*Big Data*), qui s'étend comme une colonisation insaisissable des corps et des esprits, les réseaux numériques facilitent une horizontalisation des relations sociales, de nouveaux processus de publication (sans laquelle la res publica n'existe pas), un renouveau des savoirs, des libertés individuelle et collective, de la démocratie – même si cette chance est gravement menacée par les privatisations du système et les filets tentaculaires d'une matrice de surveillance invisible comme Google. On ne peut nier qu'au sein du tohu-bohu de la Toile et de la multiplication de ces réseaux, des foyers de résistance, informatifs ou critiques, se profilent, s'organisent, dessinent de nouveaux rhizomes, en rupture avec les discours dominants, créent une

dynamique d'échanges, une interconnexion des connaissances dont les réticules, sur le modèle de la contribution, peuvent participer d'un mouvement d'intelligence et de création collectives. En dehors des sites de spécialistes (dont certains ont une audience considérable, tel celui de Paul Jorion, pour n'en citer qu'un), Wikipédia en est sans doute l'illustration la plus spectaculaire, mais au-delà, la civilisation du numérique, nouvelle époque du savoir, oblige à repenser la mythologie du livre classique, ouvrant de nouveaux horizons, nouvelles possibilités d'écriture et de savoir, car la cognition, qui passe toujours par des techniques, est conditionnée par ces supports, la matérialité même des discours. Sans reprendre l'idée d'une nouvelle lutte des classes entre ceux que Joël de Rosnay appelle les « infocapitalistes » et les « pronétaires », force est de constater que l'outil internet est devenu irremplaçable, donne voix à des sans-voix, offre des possibilités d'échanges et partages, au niveau planétaire, tout à fait inédites – pour le meilleur et pour le pire.

En effet, ombres et lumières étant inséparables, à l'image de ce « cône d'ombre » qui suit fidèlement notre planète, cette économie des technologies numériques présente à la fois une part de lumière (savoir) et une part d'ombre (bêtise), dont les effets négatifs obligent urgemment à penser la question de ce que Bernard Stiegler nomme « une philosophie des lumières numériques ». Car s'il est indéniable que la révolution numérique apporte des bénéfices sans précédent à l'humanité, il n'en est pas moins vrai que, loin de l'optimisme mystico-béat d'un Pierre Lévy, apôtre gnostique du cyberspace et de la World philosophie, comme pour la télévision à haute dose, outre les problèmes de traçabilité, de perte d'autonomie, les phénomènes d'addiction ou de déficit d'attention, les neurosciences en mesurent déjà d'autres effets quotidiens et dévastateurs sur l'esprit et la sensibilité des individus : façonnage ludique des consciences qui ne produit que des opinions, fragmentation de la pensée, distraction permanente, troubles de l'apprentissage, appauvrissement de l'imaginaire, incapacité à produire ses propres images mentales, baisse de l'empathie, destruction de l'intimité, de la singularité... en particulier à travers les réseaux sociaux, dont le fonctionnement est avant tout pulsionnel et mimétique, et dont le succès fulgurant est le symptôme même d'une grégairisation bien en place : celle de l'*homo æconomicus* doublé d'un *homo communicans*. L'écriture de soi y est rendue quasiment automatique, renseignée par des profils et interfaces de programmation. Certes, les techniques, intrinsèquement liées à la constitution des savoirs, ont toujours eu aussi cette

<sup>3</sup> Primo Levi, *Les Naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz* (1986), trad. André Maugé, Gallimard, 1989, p. 96.

*part maudite*, à l'image même de l'écriture, ou plus largement du langage, à la fois instrument de libération et de servitude ; et c'est tout le travail de Bernard Stiegler de penser, selon ce qu'il appelle une *pharmacologie*, ces rapports de la science (*épistémè*) et de la technique (*teckhnè*), cette dualité constitutive des technologies numériques, qui, au même titre que les autres, sont des *pharmaka*, c'est-à-dire autant des poisons que des remèdes<sup>4</sup>.

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas d'opposer l'écran au livre, que les discours manichéens, technoprophètes ou technophobes, sont hors de propos, car la question n'est pas de s'adapter à la technologie, mais d'adapter la technologie, de « civiliser le numérique », par une intériorisation et appropriation de son fonctionnement ; mais cet *humanisme numérique*, comme le nomme Milad Doueïhi, nécessite un apprentissage, encore inédit, des technologies de lectures numériques, des *technologies de l'esprit*, telles que s'emploie à les penser Ars Industrialis par exemple, en soignant l'attention plutôt qu'en l'abêtissant ou en la rendant irresponsable. Le danger n'est évidemment pas celui de la technique en soi, ni même celui du capitalisme en soi, mais celui de leurs incidences sur le savoir et la pensée, des régressions et destructions qu'ils peuvent engendrer, en raison de l'exploitation de ces technologies d'information et de communication par un marketing intrusif et irresponsable, celui d'un système consumériste effréné, qui a atteint une limite systémique et s'avère finalement autodestructeur, caduc. C'est d'ailleurs une des grandes malices de ce capitalisme que d'user ainsi des ruses propres à la technique elle-même, dans ce qu'elle a en même temps d'astucieux et d'aliénant, au sens du grec *méchané*, désignant à la fois une invention ingénieuse et une machination. Nous vivons aujourd'hui dans une société d'économie de la connaissance, qui a instauré un véritable capitalisme cognitif (à l'image de Google), exploitant industriellement toutes les ressources culturelles, symboliques. Situation inédite dont les enjeux de civilisation et les défis éducatifs sont cruciaux – même si sur ces questions, la défection de la plupart des politiques et intellectuels est manifeste –, d'autant plus que l'éducation, vecteur de transmission et de socialisation, est par ailleurs devenue un marché. Dans ce contexte de guerre économique et d'innovation permanente et accélérée, quel avenir cognitif

pour le cerveau lecteur à l'ère du numérique ? Sachant que les inventions culturelles et techniques influencent et transforment notre cerveau, en vertu de l'enchevêtrement des processus neurologiques et technologiques, ne peut-on craindre, si ce n'est déjà fait, que l'industrie numérique ne l'indexe à la machine, et pire encore, ne détourne son attention vers la seule consommation (comme s'y emploient les moteurs de recommandation), ou bien est-ce le signe d'une hypothétique libération et d'un accroissement de notre *volonté de puissance* sur le monde et sur soi, à l'image des séries télévisées américaines *The Mentalist* ou *Lie to Me* ?

Le danger le plus pernicieux lié à notre utilisation massive du numérique serait la soumission aux logiques industrielles, du type Facebook, engendrant une perte d'autonomie et une destruction du savoir, broyé par les moteurs de recherche sensés le propager. Car l'efficacité et le contrôle des règles d'exploitation de la fourmière numérique tendent à nous assigner des rôles, opérant un véritable conditionnement anthropologique. Aujourd'hui, pour certains, très nombreux, internautes prisonniers du réseau, point de salut sans blog ou participation à Facebook (un milliard d'utilisateurs) ou Twitter... comme si, à travers tant de discussions oiseuses, commentaires dérisoires des gestes les plus nuls de la vie courante, et étalage obscène et égotiste de la vie privée, le vivre succombait presque sous la parade du « regardez-moi vivre ». Outil de socialisation, voire impératif catégorique, la page Facebook fait déjà oublier le « traditionnel » mail (déjà délaissé par les adolescents) et devient ainsi un miroir narcissique qui médiatise les rapports sociaux, brouille les frontières entre vie privée et vie publique, dans une théâtralisation généralisée de la vie quotidienne. L'ensorcellement du Web est tel que ces êtres et ces consciences « entoïlés » en oublient « la chair du monde », selon l'expression de Merleau-Ponty. On se crée aussi des centaines d'« amis », en grande part virtuels, ou l'on recherche des « copains d'avant », qu'on ne reverra sans doute jamais – ce qui en dit long sur une certaine misère affective, apparemment fort répandue et source de nouvelles angoisses et dépressions, à l'image des *hikikomori* japonais, ces jeunes repliés sur eux-mêmes, totalement désocialisés, coupés du monde et des autres, dont le nombre est estimé entre un et trois millions. Mais au-delà de cette mode de « la

<sup>4</sup> Voir Bernard Stiegler, *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. De la pharmacologie*, Flammarion, 2010 ; *Bêtise et savoir au XXI<sup>e</sup> siècle. Pharmacologie de l'université*, Fayard, 2012. Sur les incidences des transmutations technologiques en cours, voir Lucien X. Polastron, *La Grande Numérisation. Y a-t-il une pensée après le papier ?*, Denoël, coll. Impacts, 2006 ; Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ? Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté*, trad. Marie-France Desjeux, Robert Laffont, 2011. Et sur les enjeux éducatifs que représente la culture numérique, voir Bernard Stiegler, Denis Kambouchner, Philippe Meirieu, Julien Gautier, Guillaume Vergne, *L'École, le numérique et la société qui vient*, Fayard / Mille et une nuits, 2012.

communication » et de l'exhibition, l'illusion se répand que *la vérité*, à portée de main, de doigt, de clic, serait désormais dans le net – devenu la réponse et solution, *automatique*, à TOUT ; tant et si bien que des étudiants de l'université, tellement (sur)informés qu'ils pensent que Picasso était un « peintre du 15<sup>ème</sup> siècle » (*sic*), en viennent même à dire qu'ils n'ont plus besoin de bibliothèque, car ils ont internet ; ils n'auraient plus besoin d'étudier ni de penser, car il y a Wikipédia. Affolantes affirmations dont on peut se demander si elles ne seraient pas le signe que nous assistons actuellement à une mutation profonde de l'esprit, et à travers elle de toute l'espèce humaine, aujourd'hui frénétiquement et constamment accrochée à ses écrans, devenus portables, comme des prolongements artificiels de nos êtres.

En conséquence, une véritable révolution techno-humaine semble en cours, incarnée par la *Petite Poucette* de Michel Serres, dont on peut douter du merveilleux – sauf sans doute pour une minorité – quand on voit à quel point les corps et les esprits, dès leur plus jeune âge, sont happés par tous ces écrans (ordinateurs, tablettes, i-Pad, smartphones, jeux vidéo), avec l'illusion des esprits « multitâches ». Une captation de l'attention dont le pouvoir toxique, depuis un siècle, n'a cessé d'être renforcé par des moyens industriels, ceux des *industries culturelles*, telles que les baptisèrent Adorno et Horkheimer. Aujourd'hui, il semblerait que ces nouveaux corps-prothèses et pensées-machines des *digital natives*, qui se meuvent dans un monde-simulacre, ne regardent plus le monde lui-même, mais le voient à travers des écrans, sont le signe et le symptôme d'un devenir technique de la pensée et du corps qui est en train de faire de nous des mutants, dont l'avenir cognitif, s'il est encore incertain, ressemble de plus en plus à un transfert d'intelligence dans la machine. Car si effectivement une nouvelle « société de la connaissance » est en train de naître, n'est-il pas d'une naïveté sympathique, mais un peu béate, de croire que l'homme aurait déjà accédé à une libération, à la fois cognitive et politique, comme s'il lui suffisait de se connecter et d'« avoir accès » aux données pour que la transmission des savoirs, l'apprentissage de la connaissance et de la liberté opèrent, comme par magie ? Avec pour conséquences une déréalisation des corps, une perte des savoir-faire et de la pensée comme construction individuelle, une réduction du savoir à la technique, bref un homme automatisé et dépossédé de ses capacités proprement humaines à s'inventer soi-même (individuation) et *habiter* le monde. Car ce qui prévaut de nos jours, c'est bien ce que Heidegger appelait des « processus sans sujet », aveugles et irréflectifs ; si bien que malgré le management technoscientifique généralisé, qui tend à diriger nos vies, un

« arraisonnement » ou une disjonction épistémique apparaît : la maîtrise des mutations technologiques actuelles nous échappant largement, l'utilisation massive, voire permanente, de ces nouvelles technologies ne s'accompagne pas forcément de leur compréhension – comme si dans notre hâte, nous avions soudain des ailes sans racines, ou inversement des racines sans ailes.

Par ailleurs, avec le développement prodigieux de cette téléphonie nomade et « intelligente », la numérisation du savoir encyclopédique propage le leurre d'une culture et d'une érudition immédiatement disponibles, selon leur prétendue universalité. Conséquences de ce décervelage éducatif : on lit de moins en moins, on consulte des banques de données, selon la mode du raccourci, de l'abrégié ; en proie à la misologie (aversion pour le raisonnement et l'argumentation logique), on se gave d'opinions et on se nourrit d'informations parcellaires et fragmentées, à l'exemple de ces anthologies de citations (sans contexte) qui dispenseraient de lire les textes ; ou alors on préfère, avec un appétit d'oiseau, des livres rapides et « faciles à lire » (un des critères les plus répandus), voire la bêtise rigolote, opposés à l'ennui de la « masturbation intellectuelle » – entendre « effort de la pensée », soumis à un persiflage plus ou moins crasseux selon lequel ce ne serait que « du vent », une *perte de temps* (inutile) ; « nous avons remplacé le dialogue par le communiqué », comme faisait dire Camus à son personnage de *La Chute*. Et quiconque défend un peu trop ardemment des lectures plus exigeantes se voit fréquemment taxé de l'injure d'« élitiste », car la facilité est aujourd'hui un maître-mot étonnamment érigé en exigence. Flagrant constat que les dégâts semblent déjà irrémédiables, que, dans *un monde fragmenté*, cet émiettement et cette paresse de l'esprit, ce zapping décervelé de la pensée a engendré une « pensée zapping », sans attention, sans réflexion, enchaînée à des réflexes conditionnés, enlisée dans la distraction perpétuelle. Celle de « l'homme connecté » (ou « connexionniste », d'aucuns diront « branché ») en permanence, auprès duquel les « jours de silence » d'un Henri Michaux ont l'air d'une monstruosité préhistorique. Et le danger est insidieux de croire que tout bouge, sous prétexte de vitesse, de phantasmes de la performance et de l'information « en temps réel », régie par une exacerbation des émotions et des pulsions, la course folle au scoop, au sensationnel, tandis qu'en effet tout semble bouger, sauf les esprits du *cyber-bétail*, englués dans le présentisme de « ce monde coagulé<sup>5</sup> » qu'évoquait déjà Julien Gracq. Véritable consommation et atomisation mentale dans l'instant, d'où le temps et l'infini ne ressortent qu'en miettes, et l'inculture bien souvent renforcée, le savoir menacé par les opinions, l'idéologie



néotechnologique et le psychopouvoir du marketing.

Dans la société-troupeau de notre civilisation numérique, « un monde abandonné des facteurs », on *blogue*, on *tweet*, on *retweet*, on *follow*... De plus en plus, on ne va plus *sur* internet, on vit *dedans*, en se construisant par exemple une véritable « identité internet », plus ou moins virtuelle, absolument positive, symptomatique du culte éperdu du moi, via surtout les réseaux sociaux, qui alimentent le commerce des données personnelles – et ce sans possibilité d’effacement, c’est-à-dire amputé de cette capacité que d’aucuns qualifiaient d’« art divin, l’oubli ». Les nouveaux objets-interfaces utilisés créent une biographie numérique, comme une seconde identité, indispensable à la survie sociale : celle d’êtres et de consciences entoilés. En même temps, cette façon de « socialiser », comme on dit, ce « partage » des vies et des informations devient de plus en plus émiétté, fugace et évanescent, comme le montre la popularité croissante des réseaux et messages éphémères. Ainsi, à l’instar de la plupart des artistes ou hommes publics *en vue*, nombre d’intellectuels et gens de lettres, qui constituent le troupeau médiatico-intellectuel des grandes têtes molles de l’intelligentsia, se sont entiché de Twitter, au point que la question centrale du nouveau débat à la mode qui agite certains écrivains serait de savoir s’il faut en être ou pas : « tweeter ou ne pas tweeter ? » Extraordinairement vitale et aporétique interrogation, présentée par les médias, qui ont toujours l’art de faire accroire et amplifier, comme une nouvelle « querelle des Anciens et des Modernes ».

Et chacun de se positionner, pour ou contre, certains des pour usant du procédé avec une légèreté désinvolte (« l’insoutenable légèreté » de l’usage des mots) ou, plus intéressés, comme d’un outil promotionnel ; certains des contre affichant leur dédain gonflé de résister à ces sirènes gazouilleuses de la « transparence communicationnelle ». Calamiteux exemple de la « bêtise littéraire » et du niveau d’indigence atteint par les débats entre certains littérateurs : savoir si, tel le Petit Poucet, on doit ou non semer son chemin de telles miettes, reprises comme des merveilles, de petites complaisances dans l’insignifiant. Et quand bien même ces traces minuscules aboutissent exceptionnellement, nous dit-on, à des textes, constituerait-elle l’officine de ce que certains nomment impudemment « laboratoire littéraire », cette nouvelle manière de communiquer et d’écrire par bribes n’efface en rien la parcellisation étique des discours,

le panurgisme et la servilité du système, qui s’affiche surtout comme une vitrine des ego : le « m’as-tu-lu ? » remplaçant le « m’as-tu-vu ? » Et sur l’air du « quoi de neuf ? » (*what’s happening ?*), soutenu par la ritournelle du temps réel (« Découvrez en *temps réel* ce qui se passe partout dans le monde »), dans cette sorte de grand café du commerce ou cour de récréation, encouragés par les médias, tout le petit monde des « *twitteurs* » et leur cohorte de « *followers* » de s’enchanter de tous ces charmants riens, qui oscillent entre le caquetage, le pulsionnel, le règlement de comptes, la mise en scène de soi et le vent. Naturellement, tout l’appareil médiatico-politique s’est également jeté dans la mêlée, se dispute à coups de petites phrases assassines ou badines, et consomme pareillement des idées jetables, ce qui en dit long sur la pénurie intellectuelle et le vide d’idées de l’actuelle classe politique. Dans la sphère privée comme dans la sphère publique, l’importance, aliénante, de la notoriété numérique, via Facebook, Twitter ou YouTube, est devenue telle que désormais, sur le web, des sociétés marchandes proposent même à la vente des « j’aime », des « like », des « vus » et des « amis » à qui rêve de s’enorgueillir d’être une star des réseaux sociaux.

C’est l’esclavage moderne, universel et mécanique, de cette *société fluide* qui consiste, sans arrêt et par tous les moyens, à accroître sa visibilité et *gagner du temps*, avec la conviction de « nager dans le sens du courant » (le développement technique), la croyance confortable dans un progrès automatique, continu, infini. Nouvelle maladie du temps ou *chute dans le temps*, cette accélération vertigineuse, liée aux nouvelles technologies, a instauré le règne du *mouvement perpétuel*, du fragmentaire, du court (terme) et de l’urgence, qui dirige l’économie et nous aliène selon un rythme sans cesse accru, nous empêchant de penser et d’habiter réellement le monde<sup>6</sup>. Un temps volatil de l’éternel présent. Dans la civilisation du *fast-food*, la curiosité intellectuelle se mue bien souvent en *fast-thinking* ou « philosophie self-service », à la carte, laquelle égare ou rassure au lieu d’instruire et inquiéter. Internet et les nouveaux médias font ainsi proliférer la bêtise, accentuant par exemple la diffusion massive de théories des complots et autres apocalypses pseudo-mayas – mais dans l’univers de l’immédiateté, du tweet et de la « web rumeur », tout est bon pour « faire le *buzz* ». Tout bouge tellement que la « lecture industrielle », régie par le modèle économique de Google, morcelée, parcellisée, s’accorde complètement au diktat de l’immédiat, qui nous ferait croire à chaque seconde que nous pouvons tout

<sup>5</sup> Julien Gracq, *André Breton*, José Corti, 1948, p. 105. J’emprunte cette expression de « cyber-bétail » à Gilles Châtelet dans *Vivre et penser comme des pores, De l’incitation à l’envie et à l’ennui dans les démocraties-marchés*, Exils, 1998, rééd. Gallimard, folio, 1999.

connaître du monde, que la planète, même si elle est de fait en grave péril, serait sans cesse à feu et à sang, en proie à de continuelles catastrophes, ou que nos grandes cités n'auraient jamais été aussi dangereuses – alors même qu'une grande partie du monde vit sans guerre armée (malgré la guerre économique planétaire), comme sans doute jamais dans l'Histoire, et que les grandes capitales occidentales offraient d'autres coupe-gorges il y a seulement un siècle ou deux. Effets trompeurs de ce bourrage informatif, véritable censure par excès, censure démocratique opérée par la « tyrannie de l'information<sup>7</sup> » et une surcharge cognitive, qui perturbe la lisibilité, l'alliance de la lecture et de la réflexion, comme *pratique de soi*.

Nous savons bien désormais qu'une des propriétés essentielles du cerveau, en proie à tant de bruit et de fureur, est sa plasticité neuronale ; mais du fait même de cette malléabilité, il est en train de subir de graves formatages et mutilations, le même gavage, instauré par la télévision – dont le pouvoir d'hypnose demeure phénoménal, si l'on en juge par la fascination des gens dès qu'une caméra est posée quelque part –, que celui de nos corps, réels cobayes déformés par la surconsommation et la malbouffe (à l'heure où 80 % de notre alimentation est devenue industrielle). Comme si, selon l'intuition de René Char, l'on avait « jeté de la vitesse dans quelque chose qui ne le supportait pas.<sup>8</sup> » Et les savoirs, les sciences elles-mêmes ne semblent pas le supporter, ou du moins sont mis à rude épreuve à travers les enjeux, inquiétudes et débats majeurs que suscitent leurs applications les plus bouleversantes (procréation artificielle, génétique, OGM, nucléaire, médecine, etc.). Car en raison des financements privés ou publics, toute l'économie de la connaissance scientifique est prise dans l'engrenage de l'économie spéculative, de conflits d'intérêts, dans une dépendance vis-à-vis des pouvoirs politiques, économiques et industriels, qui soumettent la recherche fondamentale aux exigences de productivité, compétitivité, à des résultats à courts termes, de plus en plus intenable ; si bien que face à cette logique dominante ultra-libérale et cette subordination,

inédite, de la science à la technique, « arraisonnement » de la connaissance scientifique par son industrialisation, comparable à l'industrialisation de la culture, Isabelle Stengers en vient à lancer un plaidoyer pour une *slow science*, un *ralentissement possible des sciences*.<sup>9</sup>

Au cœur de l'aveuglement de notre monde moderne, barbarisé et dé-civilisé par « nos horreurs économiques » et les dégâts du progrès, tout désir de révolution fût-il enterré, la nécessité n'en demeure pas moins de résister aux entreprises d'hypnotisation ou humiliation, de défier le désastre et se maintenir debout, pour ne pas consentir, résister à la déprise de soi, ne pas sombrer dans la torpeur, le retrait ou le vide atone et létal, comme Bartleby, déconnecté du langage et du monde, *sans propriétés, sans qualités*, tel un rebut humain. Et si l'on tient vraiment au peu de liberté qui nous reste encore, l'interrogation d'André Breton en 1924 semble plus que jamais impérieuse : « la médiocrité de notre univers ne dépend-elle pas essentiellement de notre pouvoir d'énonciation ? » Ainsi, alors même qu'une inhumanité monstrueuse, venue de l'humain, menace de nous submerger, c'est par ce pouvoir verbal de l'énonciation, qui invente et tend à instaurer des possibilités de vie plus large, au moins dans nos espaces intérieurs et souterrains mentaux, que le désir a quelque chance de réenchanter le monde. Car à mesure que, déroutés, nous sentons l'horizon se restreindre, et croître, parallèlement à celles de la planète, les pollutions et dégradations de l'esprit, s'impose la nécessité vitale d'une désintoxication, afin de renouer avec les ressorts et pouvoirs d'une culture apte à repassionner le réel, comme à aimer la liberté d'être ce que nous sommes, pour autant qu'elle ne soit pas volée, noyée ou dévoyée en normes de nouveaux conformismes ou dominations. Tel est sans doute un des enjeux de notre présent *malaise dans la civilisation*. Prenons-y garde, avec en mémoire cette leçon que Walter Benjamin, en « avertisseur d'incendie » et *sentinelle messianique*, tira de l'Histoire, selon laquelle « il n'est pas de témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de barbarie.<sup>10</sup> »

<sup>6</sup> Voir Nicole Aubert, *Le Culte de l'urgence. La société malade du temps*, Flammarion, Champs essais, 2009 ; Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. Didier Renault, La Découverte, 2010 et *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, trad. Thomas Chaumont, La Découverte, 2012.

<sup>7</sup> Voir Ignacio Ramonet, *La Tyrannie de l'information*, Galilée, 1999. Voir aussi Alain Giffard, « Des lectures industrielles », dans *Pour en finir avec la mécroissance. Quelques réflexions d'Ars Industrialis*, avec Bernard Stiegler et Christian Fauré, Flammarion, 2009.

<sup>8</sup> René Char, *La Nuit talismanique qui brillait dans son cercle* (1972), dans *Le Nu perdu*, Gallimard, Poésies, 1992, p. 152. Sur le dévoiement de la science par certains industriels et le scandale sanitaire des OGM en particulier, voir René Riesel, *Déclarations sur l'agriculture transgénique et ceux qui prétendent s'y opposer*, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2001.

<sup>9</sup> Isabelle Stengers, *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte, 2013. Voir aussi Jean-Marc Lévy-Leblond, *Le Grand Écart. La science entre technique et culture*, éditions Manucius, 2013.

<sup>10</sup> Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire* (1940), *Œuvres III*, trad. Maurice de Gandillac, Gallimard, folio essais, 2000, p. 433.